

LES ORIGINES
DU PEUPLE ROUMAIN:
LES DONNÉES ARCHÉOLOGIQUES

G. I. BRĂTIANU

Professeur à l'Université de Iassy

**LES ORIGINES
DU PEUPLE ROUMAIN:
LES DONNÉES
ARCHÉOLOGIQUES**

AVEC TROIS PLANCHES ET UNE CARTE

B U C A R E S T

MCMXXXIX

Les origines du peuple roumain : continuité ou immigration. Les données archéologiques. Le problème de la Dacie à l'époque des invasions. L'éveil de l'esprit local dans les autres provinces de l'empire romain. La persistance d'un particularisme dace et ses preuves archéologiques¹⁾.

Les origines du peuple roumain et son habitat primitif sont une des principales énigmes, sinon la plus insoluble, de l'histoire de l'Europe au Moyen Âge. Les partisans des théories de la continuité et ceux de l'immigration en discutent encore, en interprétant à leur manière le témoignage des sources historiques. C'est ainsi que sur quelques points et autour de certains textes, pour ainsi dire classiques

¹⁾ Cette étude, destinée à la revue « Balcenia », constitue un chapitre que l'on doit ajouter à notre petit volume: *Une énigme et un miracle historique : le peuple roumain*, à propos du livre de M. Ferdinand Lot sur les invasions barbares et de quelques ouvrages récents sur les origines du peuple roumain, Bucarest, 1937.

— Eutrope ou Vopiscus, Nestor ou le notaire anonyme — les mêmes arguments s'opposent depuis un siècle, dans nombre d'ouvrages qui s'efforcent de ne pas se ressembler, mais n'y réussissent pas toujours. Les progrès les plus notables ont été accomplis, depuis la guerre, dans le domaine des études philologiques et linguistiques; il suffira de renvoyer, à ce sujet, aux revues très complètes qui en ont été publiées ¹⁾. Mais il est une autre série de travaux, dont les conclusions ont été utilisées ailleurs, avec des résultats très appréciables: il s'agit des recherches archéologiques sur l'époque du Bas-Empire et des invasions barbares. C'est uniquement sur l'archéologie qu'a été fondée la grande œuvre de restauration du *limes* et de l'histoire des frontières du monde romain, qui furent tout autant visibles qu'invisibles ²⁾. C'est en utilisant les résultats des fouilles effectuées dans les tombeaux de l'époque barbare, que les travaux d'un Dópsch ou d'un Rostovtzeff ont pu éclairer l'histoire de ces « siècles obscurs ».

Ce n'est pas que l'on n'ait déployé en Roumanie, autant que dans les pays voisins, une activité féconde

¹⁾ Cf. Dr. M. Friedwagner, *Über die Sprache und Heimat der Rumänen in ihrer Frühzeit*, *Zeitschrift für Romanische Philologie*, LIV (1934), pp. 641—715.

²⁾ Pour le *limes*, v. la série des publications de l'*Ist. di Studi Romani*; cf. E. Kornemann, *Die unsichtbaren Grenzen des römischen Kaiserreiches*, Budapest, 1934.

dans un domaine hier encore inexploré; d'heureuses initiatives s'y sont manifestées un peu partout, depuis quelques années¹). Il convient cependant d'intégrer, plus complètement qu'on ne l'a fait jusqu'ici, ces données archéologiques dans l'étude des origines du peuple roumain, afin d'en tirer les éléments nouveaux qu'elles peuvent apporter à la solution d'une question aussi ancienne que controversée.

Dans l'état actuel de nos connaissances, il ne faut certes pas se laisser aller aux illusions: les recherches qui ont eu lieu d'un bout à l'autre du territoire roumain, n'ont encore révélé pour cette époque aucune de ces trouvailles sensationnelles, qui puissent confirmer ou infirmer pleinement le témoignage des autres sources historiques. Il se dégage pourtant de l'examen de ces divers travaux certains traits, qu'il importe de ne pas négliger, ne serait-ce que pour aborder une nouvelle face du problème.

Le point de départ de ces études doit être nécessairement le même que celui des autres ouvrages historiques ou philologiques, qui ont traité de la question des origines roumaines: la Dacie romaine, ou encore, si l'on veut, la *Romania* orientale; et

¹) Cf. R. Vulpe, *L'Activité archéologique en Roumanie: historique et bibliographie*, Bucarest, 1938. Extrait de *l'Archéologie en Roumanie* (Acad. Roumaine: *Connaissance de la Terre et de la pensée roumaine*, IX).

c'est sur ce point qu'il nous faut préciser dès le début une question de méthode. L'on a accentué toujours davantage, avec raison, croyons-nous, le caractère *impérial* de l'histoire romaine: il faut considérer les choses, autant que faire se peut, avec la même ampleur de vues, et une grandeur égale, à celle que les faits nous laissent voir dans l'esprit des empereurs, qui se sont succédés de Vespasien à Constantin, nous dit un spécialiste de l'archéologie et de l'histoire de l'art du Bas-Empire ¹⁾. À partir du III^e siècle, le centre de la vie romaine n'est plus à Rome: il est dans les provinces qui gouvernent désormais à leur tour, avec leurs empereurs africains, syriens, pannoniens, illyriens enfin, qui refont l'unité de l'empire sur des bases nouvelles ²⁾.

Mais il serait tout aussi erroné d'isoler l'histoire d'une province de celle des autres, de ne pas tenir compte, dans les manifestations diverses de la vie locale, que les administrateurs de l'empire savaient respecter, de cette grande unité impériale qui s'étend de la mer de Bretagne aux confins du golfe Persique. Il en est de la Dacie romaine comme des autres provinces de l'empire; elle ne constitue une exception ni sur le terrain proprement politique et

¹⁾ S. Ferri, *Arte romana sul Danubio*, Milano, 1933, p. 34.

²⁾ A. Alföldi, *La grande crise du monde romain au III^e siècle*, *L'Antiquité classique*, VII (1938), pp. 10—11.

administratif, ni au point de vue économique et social, encore moins en ce qui concerne les manifestations de la vie religieuse et artistique ¹⁾); tout au plus, ainsi qu'on le verra par la suite, certains traits en sont plus accentués qu'ailleurs. On pourrait se demander pourquoi je crois devoir insister sur des considérations aussi générales et qui paraissent évidentes: c'est que l'on a tenté précisément de soutenir la thèse contraire, à savoir que les destinées de cette province danubienne, qui fut la dernière annexée à l'empire et en fut détachée bien avant ses voisines, ont été par là entièrement différentes de celles des autres régions du monde romain. Ces arguments ont été invoqués plus particulièrement par ceux qui ont pris pour objet de leurs travaux, la fin de la domination romaine dans ces contrées. C'est ainsi que l'éminent historien des provinces romaines du Danube, M. Alföldi, qui s'attache à démontrer la persistance de l'élément romain en Pannonie jusqu'à une époque très avancée, et sa cohabitation pacifique avec les maîtres barbares du V^e et du VI^e siècles ²⁾), refuse toute continuité à

¹⁾ Cf. P. Panaitescu, *Provincia și Imperiul. Omagiu Al. și I. Lapedatu*, Bucărești, 1936 et *Le grandi strade romane in Romania, Ist. di Studi Romani*, 1938, p. 4.

²⁾ *Der Untergang der Römerherrschaft in Pannonien*, I, p. 19. Cf. aussi *Funde aus der Hunnenzeit, Archaeologica Hungarica*, IX, p. 58: « Die Verbindung der in Rede stehenden

celui de la Dacie trajane, après les invasions des Goths et l'évacuation officielle de la Dacie dans le dernier tiers du III^e siècle¹). Ainsi que l'affirme un de ses disciples magyars, « on ne saurait, — sans vouloir se bercer d'illusions — confondre les conditions historiques du III^e siècle, contemporaines de l'évacuation de la Dacie, avec les circonstances qui, deux siècles plus tard, amenèrent la chute définitive de l'empire occidental. Cette première rencontre des Germains barbares du III^e siècle avec les valeurs de la civilisation romaine, qui se révèlent à eux, se déroule encore sous le signe de la dévastation dégagée de toute contrainte; les envahisseurs, ignorant encore totalement les avantages d'une vie économique basée sur un système monétaire, détruisaient et incendiaient les villes et foyers de civilisation, en même temps que les centres provinciaux de la vie commerciale²). La Dacie, évacuée par Aurélien, mais perdue, en fait, dès le règne de

Keramik mit der spätrömischen in Leányfalu ergibt uns einen erwünschten Beleg für das Leben des Romanentums dieser Gegenden am Anfang des 5-ten Jhs. Wer die *vita sancti Severini* des Eugippius gelesen hat, wird diese Verhältnisse gut begreifen können ».

¹) A gót mózgalom és Dacia feladása, extr. de l'*Egyetemes Philologiai Kozlony*, 1929 et 1930.

²) L. Tamas, *Romains, Romans et Roumains dans l'histoire de la Dacie Trajane*, *Archivum Europae Centro-Orientalis*, I, pp. 68—70.

Gallien, ne saurait être réduite à la commune mesure des autres provinces de l'empire, tombées aux mains des Barbares seulement à la fin du IV^e ou au V^e siècle. Ce que disent Salvien ou d'autres auteurs des rapports entre les provinciaux de cette époque et leurs nouveaux maîtres germaniques, ne peut se rapporter à la Dacie des premières invasions du III^e siècle: les Goths d'Athaulf qui se posaient en Occident, selon Orose, en restaurateurs de Rome qu'ils n'avaient pu supplanter, n'auraient rien de commun avec leurs prédécesseurs, dont le seul but était le pillage et l'incendie des cités de Dacie, de Mœsie ou d'Asie Mineure. Il y a donc là deux thèses nettement opposées: celle d'une situation exceptionnelle de la Dacie, où l'invasion du III^e siècle n'aurait laissé subsister aucune trace de la colonisation romaine — et celle qui considère ce qui s'est passé dans les autres provinces de l'empire à la même époque, une base suffisante, pour porter sur les événements de Dacie un jugement semblable. Aussi bien, est-il difficile d'admettre pour les Barbares du III^e siècle et particulièrement pour ceux des régions pontiques, un tel isolement du monde gréco-romain et un refus aussi total de s'adapter à la vie civilisée. Certains auteurs croient entrevoir déjà, au II^e siècle avant notre ère, le premier contact entre les peuples iraniens et germaniques qui déferleront plus tard sur l'Europe, et le monde

méditerranéen, bientôt conquis par Rome: des armures d'origine sarmate ont pénétré ainsi en Italie, avant l'empire ¹⁾. Les négociants romains et helléniques allaient porter leurs marchandises et leur monnaie très loin vers le Nord; elles n'étaient pas inconnues des nations qui allaient se presser plus tard le long du *limes* et donner l'assaut aux retranchements qui le défendaient. Mais porter la discussion sur ce terrain serait se laisser entraîner à de trop longues digressions, il nous suffira d'établir ici un parallèle entre la situation générale des provinces de l'empire au III^e siècle et celle de la Dacie, et d'examiner après, ce que les données archéologiques peuvent apporter à la connaissance et à l'interprétation de l'une et de l'autre matière. Il sera ensuite plus facile de conclure.

¹⁾ F. Altheim, *Epochen der römischen Geschichte*, Frankfurt a. M., 1935, II, p. 201 et suiv. F. Altheim u. A. Szabo, *Eine Vorläuferin der grossen Völkerwanderung, Die Welt als Geschichte*, II (1936), p. 314 et suiv.

I.

L'empire a traversé, de la fin des Sévères à l'avènement des grands empereurs illyriens, « *restitutores Orbis* », une crise effroyable de guerres extérieures et civiles, dans laquelle il a failli sombrer. Toute sa structure économique et sociale en a été profondément ébranlée, la conception même du pouvoir et du gouvernement a subi, après tant d'années de monarchie, puis d'anarchie militaire, une des plus grandes transformations de l'histoire. S'il faut mettre l'accent sur les traits essentiels qui font de ce siècle de crise une véritable préfiguration du Moyen Âge, il y en a deux qui se manifestent avec plus d'intensité, d'une extrémité à l'autre du monde romain: *l'orientalisme*, qui triomphe toujours davantage, non seulement dans le syncrétisme religieux de l'époque et les formes nouvelles de la vie artistique, mais dans le nouveau régime de la politique et de l'économie; *le*

particularisme, qui dans les régions orientales est une réaction victorieuse des anciennes civilisations, et dans le monde nouveau de l'Occident, une renaissance des traditions locales. Le siècle des Antonins avait été celui de la paix et de la prospérité: le monde, à l'intérieur du *limes*, s'était couvert de cités riches et industrieuses, la civilisation uniforme gréco-romaine leur avait imprimé, des Gaules à la Dacie et des colonnes d'Hercule aux portes de l'Asie, le caractère monotone de son urbanisme de série et de sa mythologie factice. Les progrès de la romanisation, dans les provinces européennes et africaines, avaient atteint et même dépassé ceux de l'hellénisation de l'Orient, qui déjà reculait devant les dieux anciens du Nil et de l'Oronte. Les campagnes toutefois, bien plus que les villes, échappaient encore en partie à son emprise: l'administration et les classes cultivées parlaient latin et grec, mais les paysans usaient encore des anciens idiomes de leurs ancêtres: ibère, celte ou thrace, araméen ou punique. Les habitants des cités ornaient leurs maisons des effigies des dieux et des héros de l'Olympe et du Capitole, mais les villageois conservaient encore la poterie rustique des temps pré-romains. La crise du III^e siècle fit remonter brusquement à la surface cette vie latente des campagnes, si longtemps obscurcie par l'éclat des villes et des belles résidences sénatoriales. Le particularisme de

chaque province perce sous la couche uniforme de la standardisation impériale: plus cette couche était mince, plus complète s'affirmait la revanche imprévue des éléments traditionnels et locaux. On peut suivre cette évolution, dans ses manifestations similaires, à travers toutes les provinces de l'empire. Isidore de Séville pourra bientôt mentionner comme une nationalité distincte, les *Hispani* à côté des Romains et des Goths ¹⁾.

En Afrique, les sermons et les lettres de Saint Augustin, non moins que le témoignage de Procope, laissent entrevoir l'usage fréquent du punique. « Malgré une certaine répugnance des arabisants, il semble bien qu'il faille admettre avec Gsell que la langue punique et l'empreinte de Carthage se sont conservées sous la cendre pendant toute la durée de l'empire romain, de l'épisode vandale, et de la domination byzantine. Carthage a rejoint l'Islam, germe indélébile d'orientalisme, prêt à refleurir » ²⁾. De très loin, la *paenula* carthaginoise annonce le burnous, en écartant la toge; l'amulette carthaginoise, la main de Fatma des musulmans du Maghreb. Le mariage syrien de Septime Sévère, l'Africain, est déjà comme un symbole de cette double revanche de Carthage et de l'Orient ³⁾, de

¹⁾ E. Patzelt, *Die fränkische Kultur und der Islam*, p. 38.

²⁾ E. F. Gautier, *Le passé de l'Afrique du Nord*, p. 146.

³⁾ *Ibid.*, p. 131 et suiv.

l'expansion orientale et de la réaction de l'esprit local, vaincus tous deux par Rome, à l'époque de la conquête, ressuscités tous deux au déclin de l'empire.

En Syrie, le temps n'est plus où le légionnaire gravait fièrement sur le roc du Mont Sinaï: *cessent Syri ante Latinos Romanos*¹⁾, que les Syriens s'effacent devant les Latins de Rome. Le vieux fonds araméen perce sous le vernis gréco-romain, les anciens noms reparaissent et se maintiennent parfois jusqu'aux conquêtes nouvelles de l'Islam. L'antique Chalab reparaît et remplace l'hellénique Béroé, en annonçant la moderne Alep; Hamath la biblique fait oublier l'Épiphanie grecque et revit dans 'Hama syrienne²⁾. Les cultes syriens se répandent à travers l'empire, les marchands orientaux fondent partout leurs colonies; l'Orient regagne peu à peu les conquêtes d'Alexandre et de Pompée³⁾. L'empire éphémère de Palmyre atteint presque, au III^e siècle, les limites de celui de Byzance.

1) F. Cumont, ds. *Cambridge Ancient Hist.*, XI, p. 625; cf. *C.I.L.*, III, 86.

2) H. Dessau, *Gesch. der Römischen Kaiserzeit*, II, 2, p. 623.

3) V. à ce sujet *Une nouvelle histoire du Moyen Âge: la fin du monde antique et le triomphe de l'Orient*, ma communication au VIII^e Congrès International des Sciences Historiques, Zurich, 1938. (à paraître dans la *Rev. belge de philologie et d'histoire*, 1939).

De même l'Occident voit se dessiner, dans les guerres de cette époque troublée, un empire des Gaules qui sait garder la ligne du Rhin et tenir tête aux invasions. Il est vrai que ce n'était pas un empire gaulois ¹⁾. L'influence de Rome avait profondément marqué l'esprit des provinciaux; il ne songera plus à s'en dégager. Et pourtant, même en Gaule ou s'apprêtent à reflleurir les grandes écoles latines d'Autun, de Bordeaux et de Toulouse, « il n'empêche que le gaulois vit toujours, à la fois insinuant et tenace... En apprenant la langue du maître, le paysan n'oubliait pas toujours celle de ses aïeux, et dans cette Gaule où la vie des champs redevenait souveraine, le paysan, malgré sa servitude, préparait la loi de demain... Bien des mots ou des tournures indigènes survivaient à la défaite apparente, et l'Église elle-même dut adopter quelque chose du celtique » ²⁾. Il y a, dans tout cela de ces impondérables qui échappent à la critique des textes. « La loi de la terre, a dit un maître de ces études, la pression du passé, se faisaient toujours sentir sur les êtres humains, en dépit des lois de l'État romain et de l'obsession de l'histoire impériale » ³⁾. Il est assurément malaisé de définir les raisons d'être de cette persistance des forces locales

¹⁾ M. Besnier, *Hist. Romaine*, IV, 1 (coll. Glotz), pp. 207—8.

²⁾ C. Jullian, *Hist. de la Gaule*, VIII, 2, pp. 267—268.

³⁾ *Ouvr. cité*, p. 366.

et d'analyser les éléments qui les peuvent éveiller. Voici cependant qui est plus précis et nous fait voir, en Gaule, une réaction toute semblable, bien que plus atténuée, de l'esprit local, qui se manifestait si fortement dans d'autres provinces. On a mis l'accent, avec raison, sur la monotonie et l'uniformité de l'art antique, sur le poids accablant d'une trop longue tradition, qui, après avoir produit les chefs-d'œuvre que l'on sait, n'arrivait plus à se dégager des thèmes habituels et reproduisait à satiété des « clichés », d'une matière et d'une inspiration inférieure ¹⁾. Déjà cependant, la réaction s'annonçait, dans le triomphe de la décoration polychrome venue de l'Orient, et dans un retour aux formes locales, si longtemps étouffées par la formule classique. « On revenait, par endroits, au style linéaire, à ces combinaisons de cercles ou de spirales qui avaient produit de si étranges motifs dans la bijouterie des anciens Gaulois... Rappelons à ce propos, ajoute Camille Jullian, le nouveau développement du symbolisme figuré, sans aucun doute sous les influences orientales et chrétiennes. Il est possible cependant que la renaissance du *svastika*, très sensible surtout dans la Gaule de l'Est, soit due à d'autres influences, soit germaniques, soit

¹⁾ Cf. F. Lot, *La fin du monde antique et le début du Moyen Âge*, pp. 168—169.

plutôt prégauloises... »¹⁾). Dans ces années de troubles, qui ébranlent la puissante armature de l'empire et de la société romaine, un vieux fond, non seulement préromain, mais préhistorique, remonte soudain à la surface et affleure brusquement dans le langage et dans l'art des temps nouveaux²⁾).

Si ce phénomène est sensible même en Gaule, qui fut sans doute, de toutes les provinces nouvelles, avec l'Espagne, la plus complètement et la plus profondément romanisée, à plus forte raison se laisse-t-il entrevoir dans cette région éloignée des grandes voies de communication et récemment assujettie à l'empire, qu'était la Bretagne. Il nous suffira, pour ne pas allonger indéfiniment cet exposé, de renvoyer au tableau saisissant qu'en a tracé Haverfield, à la fin du chapitre qu'il a consacré à la Bretagne romaine au temps de l'invasion anglosaxonne, dans la *Cambridge Medieval History* : « La langue romaine disparut ; l'ancienne civilisation matérielle romano-bretonne, avec les plans de ses maisons et leur ameublement, leurs hypocaustes

¹⁾ *Hist. de la Gaule*, VIII, 2, p. 291 ; cf. t. II, p. 138 et t. VI, p. 88.

²⁾ Cf. A. Grenier, *La Gaule romaine, An economic survey of ancient Rome*, ed. Tenney Frank, Baltimore, 1937, III, p. 635 : « Par une sorte de retour à l'état antérieur à la conquête romaine, l'aristocratie est devenue essentiellement terrienne ».

et leurs mosaïques, et même la façon de ses broches et de sa poterie, disparut avec elle. Seuls, les *aggeres* solides des routes restèrent en usage, mais ceux-là aussi, avec bien des trous et des espaces vides. Tout le reste n'était plus que débris épars d'un monde ruiné.

Cependant, les Bretons romanisés, en perdant le bas pays, perdirent leurs villes et tout l'appareil de la vie urbaine. Ils se retirèrent au milieu des collines, au pays de Galles et au Nord — ce qui sera plus tard le Strathclyde — et là, dans une région où les formes les plus élevées de la civilisation romaine n'avaient jamais pris racine, ils subirent un changement fort intelligible. L'élément celte, jamais éteint dans cette région et renforcé peut-être par des immigrations venues d'Irlande, s'affirma à nouveau. Graduellement, les restes de la civilisation romaine disparurent à leur tour: le parler celte reparut, et en conséquence, l'art celte de la basse époque fut assez puissant pour léguer son héritage au Moyen Âge ¹⁾ ». En fait, c'est bien avant la conquête germanique qu'apparaît la renaissance de l'élément local, qu'une romanisation assez superficielle ne put jamais entièrement recouvrir: ce

¹⁾ *Cambridge Medieval Hist.*, I, p. 381. Cf. R. G. Collingwood, *Roman Britain*, p. 145 et suiv. et R. G. Collingwood et I. N. L. Myres, *Roman Britain and the English settlements*, Oxford, 1936, p. 250 et suiv.

serait déjà du II^e siècle qu'il faudrait dater la résurrection de l'art celtique préromain, qui se réfugie, devant le dernier effort des légions, dans les parties les plus éloignées de l'île, pour s'affirmer avec plus de force encore, dans les monuments chrétiens de l'Écosse ¹⁾. C'est, avec un caractère plus marqué, dû aux circonstances toutes spéciales de la domination romaine aux limites de l'extrême Occident, la même évolution que l'on peut observer dans les autres provinces de l'empire.

Le contact avec les Barbares allait encore l'accroître. Ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui l'art de l'époque des invasions ou l'art irano-gothique ²⁾, n'est autre chose qu'une fusion de la préhistoire européenne et de l'orientalisme ³⁾, qui s'étaient rencontrés au-delà du *limes*, comme ils se retrouvaient, sous l'effet de la grande crise, à l'intérieur de ses frontières. Dans le monde germanique qui n'a pas été soumis à la domination romaine, et n'a subi que de très loin l'ascendant de son influence

¹⁾ Cf. C. A. Raleigh Radford, *Roma e l'arte dei Celti e degli Anglo-Sassoni dal V al VIII secolo d. C.*, Roma, *Ist. di Studi Romani*, 1938, pp. 4—6. Cf. aussi W. A. v. Jenny, *Keltische Metallarbeiten aus heidnischer und christlicher Zeit*, Berlin 1935.

²⁾ C. Dawson, *Les origines de l'Europe*, trad. fr., p. 108.

³⁾ P. Paulsen, *Der Stand der Forschung über die Kultur der Wikingerzeit*, XXII-ter Bericht der Röm. Germ. Kommission, 1932, p. 193.

et de sa civilisation, le Moyen Âge plonge directement dans la préhistoire. De même qu'en Irlande ou en Angleterre, l'ornementation du La Tène celtique reparaît dans les miniatures du VII^e ou du VIII^e siècle, au Danemark c'est à la fin du X^e qu'une pierre sculptée — celle de Jellinge — entoure encore l'image rudimentaire du Christ, des motifs décoratifs de l'âge du fer; en Norvège, les étranges figures d'un style animal très ancien, s'enchevêtrent dans les sculptures du vaisseau d'Oseberg et jusque sur le portail en bois des églises du XI^e siècle ¹⁾. L'on pourrait en citer encore maint exemple.

Je sais bien qu'il convient d'user avec prudence des données archéologiques. Il est incontestable qu'elles recèlent mainte embûche, qu'il est souvent difficile d'éviter. « Des tombeaux fouillés, observe, non sans malice, M. Ferdinand Lot, s'élèvent parfois des vapeurs malignes qui troublent l'esprit des chercheurs. Néanmoins ces fouilles portent des témoignages précieux, si on demande à l'archéologie tout ce qu'elle peut donner, rien de plus ²⁾ ». Le mieux est d'ajouter ces témoignages à ceux que livrent les autres sources historiques, et de tâcher

¹⁾ F. A. von Scheltema, *Die Kunst unserer Vorzeit*, Leipzig 1936, p. 176 et suiv. Cf. cependant H. Shetelig, *Préhistoire de la Norvège*, Oslo, 1926, pp. 237—255.

²⁾ *Bretons et Anglais au V^e et au VI^e siècles. The Sir John Rhys Memorial Lecture*, Brit. Academy, XVI, 1930, pp. 14—15.

d'en dégager la ligne générale. Si l'on applique cette méthode, avec plus d'ampleur que n'en peut comporter une esquisse trop brève, il faudra nécessairement marquer, comme un caractère général de l'époque où la Dacie fut évacuée par les légions, le particularisme qui perce, dans chaque province, sous les grands principes d'unité de l'ordre romain. N'était l'Église qui va reprendre à son compte l'idée œcuménique, le nationalisme serait peut-être né, bien avant l'aube des temps modernes; mais l'énergie de fer des empereurs qui, d'Aurélien à Constantin, rétablirent la fortune de l'empire et le transformèrent, devait encore retarder de quelques siècles l'accomplissement de son destin. Il est clair cependant que l'art et le langage des époques proto-historiques ont reparu à la surface, soulevés par la lame de fond des guerres barbares et de l'anarchie militaire, qui balayait, avec les villes, le plus ferme rempart de la civilisation gréco-romaine; le procès de cette transformation est naturellement plus complet dans les régions où l'œuvre de la romanisation était moins ancienne, partant moins avancée. Et si le III^e siècle est en grande partie une revanche des campagnes contre les villes, revanche qui dégénéra parfois en émeute, on doit certainement, pour une bonne part, à l'archéologie, une connaissance plus complète et plus exacte de ce nouvel aspect de la fin du monde antique.

II.

Il nous reste à examiner les données particulières à la Dacie. Une question doit être posée dès le début : peut-on constater l'existence d'un particularisme dace, contemporain de l'éveil des forces locales en Afrique, en Gaule ou en Bretagne? Une première réponse, très catégorique, nous est fournie aussitôt par un texte bien connu, mais assez curieusement omis par la plupart des historiens roumains ¹⁾ : il s'agit d'un chapitre de Lactance, *De mortibus persecutorum*, 23, dans lequel il décrit, avec beaucoup de détails et de façon très vivante, les opérations du cens et les excès du fisc, à l'époque de la grande persécution de Dioclétien et de ses collègues impériaux. Il y est question de Galère, fils d'une Dace transdanubienne, superstiteuse, « adoratrice des di-

¹⁾ Observation de M. Grégoire, *Notes épigraphiques, Byzantion*, VIII, pp. 54—55.

vinités de la montagne »¹⁾), qui aurait incité son fils à sévir contre les chrétiens :

«Ce n'était partout que deuil et affliction. Ce que nos anciens avaient fait jadis envers les vaincus, il osa le faire envers des Romains et des sujets romains. C'est parce que ses parents avaient été soumis au cens, que Trajan victorieux imposa comme châtement aux Daces obstinés dans la rébellion»²⁾). Le traité note également, à la charge de Galère, les violences qui marquèrent son expédition malheureuse en Italie, et son désir d'effacer le souvenir de Rome et de changer le nom de l'empire romain en empire dace. « Il est difficile de croire, dit à ce propos M. Grégoire, que cette accusation de Lactance soit pure calomnie. Des boutades de l'« armentarius » ont dû y donner lieu, à tout le moins »³⁾). Il y a là en tout cas l'indice assez évident d'un « nationalisme dace », d'une forme singulièrement agressive, qui se manifeste à l'époque même, à laquelle nous avons constaté

¹⁾ L. 9 : *mater eius Transdanuviana infestantibus Carpis in Daciam novam transiecto amne confugerat.*

²⁾ Traduction de M. Lot, *L'impôt foncier et la capitation personnelle sous le Bas-Empire et à l'époque franque*, Paris, 1928, p. 22. *De mort. pers.*, 23: *Quae veteres adversus victos iure belli fecerant, et ille adversus Romanos Romanisque subiectos facere ausus est, quia parentes eius censui subiugati fuerant, quem Traianus Daciis assidue rebellantibus poenae gratia victor imposuit.*

³⁾ H. Grégoire, *Byzantion*, VIII, *ibid.*

la renaissance de l'esprit local dans les autres provinces.

Il est vrai que l'on a contesté à Lactance la paternité du *De mortibus persecutorum* ¹⁾, et que l'origine dace de Galère a paru à d'aucuns sujette à caution. Mais il y a des éléments divers qui viennent confirmer cette supposition: son neveu d'abord, Maximin, dont « le nom barbare de « Daia » parle assez haut ». Il y a l'inscription contemporaine de Phrygie, dédiée à Manès Daos, dieu païen, phrygien et dace²⁾. Le paganisme d'Asie Mineure, aux abois, chercherait un appui dans celui de la Dacie, souvenir lointain d'une commune origine thrace. Il y a également l'*armentarius*, le berger: n'est-ce pas justement un état caractéristique de ces populations à demi romanisées, transportées au gré des guerres et des migrations, de l'ancienne Dacie des Carpathes aux nouvelles Dacies des Balkans? À en croire Lactance, Maximin le neveu, ne le cédait en rien à l'oncle: lui aussi, « enlevé au bétail et aux forêts »

¹⁾ V. Pauly Wissowa, *RE*, s. v. Cf. cependant J. Zeiller, *Histoire de l'Église*, coll. A. Fliche et V. Martin, 2, p. 457 et suiv. et A. Piganiol, *L'empereur Constantin*, Paris 1932 p. 54; J. Maurice, *La véracité historique de Lactance*, *C. r. de l'Acad. des Inscriptions*, 1908, p. 146 et suiv. a réuni des témoignages qui confirment celui de Lactance, ainsi que sa connaissance des archives impériales.

²⁾ H. Grégoire, *ibid.*

faisait plutôt figure de « pâtre, non des troupeaux, mais des soldats »¹⁾).

Il y a encore autre chose. Le problème des origines chrétiennes, en Dacie, ne date pas d'hier. On a longuement discuté la date à laquelle les missionnaires chrétiens ont fait leur première apparition au Nord du Danube. Les textes sont vagues: une allusion de Tertullien semble être contredite, quoiqu'on en dise, par Origène²⁾. On a eu alors recours au témoignage de l'épigraphie. Or, il faut bien le reconnaître: tout ce qui est antérieur au IV^e siècle est, pour le moins, contestable. L'étude récente de M. Daicoviciu est venue mettre les choses au point: il n'y a rien de chrétien dans l'intaille de Turda, ni sur l'anneau de Sarmizégéthuse. Les sept étoiles du bas-relief de cette ville sont des signes planétaires, sans doute mithriaques. L'inscription de Napoca, dont le monogramme passait pour chrétien, se réduit à la formule: *Opto, sit tibi terra levis*, de la tradition païenne. Les croix gravées sur des lampes de terre cuite ou des vases retrouvés en Olténie, peuvent être soit des ornements sans signification religieuse, soit une marque quelconque du propriétaire.

¹⁾ *Ibid.* 19: *Daia vero, sublatus nuper a pecoribus et silvis... non pecorum sed militum pastor.*

²⁾ V. là-dessus Const. C. Giurescu, *Ist. Românilor*, I, p. 193 et suiv., dont l'interprétation du texte d'Origène n'est pas convaincante.

« Le fait est que jusqu'à maintenant, il n'y a aucun indice certain, de caractère historique, archéologique ou épigraphique de l'existence du christianisme dans la province de Trajan, jusqu'à Aurélien »¹⁾. On peut sans doute supposer, avec Pârvan, la présence de quelques chrétiens isolés, dans les villes daces; mais rien ne prouve, jusqu'à la fin du III^e siècle et à l'évacuation de la province, l'existence des communautés chrétiennes, attestées en grand nombre dans tant d'autres parties de l'empire, et surtout en Orient.

Il n'est que plus frappant de relever des traces épigraphiques indiscutables du christianisme à partir du IV^e siècle, tant dans les cités de la rive gauche du Danube (Drubeta) qu'en Transylvanie, où des cippes païens du III^e siècle ont été incorporés à cette époque dans des sarcophages chrétiens²⁾. Les termes religieux très nombreux, d'origine latine qui se retrouvent encore aujourd'hui en roumain, portent eux aussi l'empreinte du IV^e siècle, du Bas-Empire danubien et balkanique. Ils ont sans doute traversé le Danube avec Constantin, vainqueur des Goths et des Sarmates, et, si l'on en croit ses successeurs, de nouveau maître de la Dacie, ou bien au temps

¹⁾ *Există monumente creștine în Dacia Traiană din sec. II—III? Anuarul Inst. de Studii Clasice, Cluj, II, p. 192 et suiv., p. 203.*

²⁾ *Ibid.*, p. 204.

des Goths ¹⁾, plus accessibles à la propagande chrétienne, et bientôt convertis en grande partie à l'arianisme, que prêchait Voulfila. Il a donc fallu que la religion chrétienne pénétrât en Dacie sous l'égide de l'empire, devenu lui-même chrétien, depuis que l'empereur présidait les conciles, ou d'une nouvelle domination barbare, celle des Goths. C'est là un fait d'une très grande importance, qui confirme et explique à la fois, croyons-nous, le silence des sources historiques et épigraphiques du II^e et du III^e siècles et les sentiments attribués à Galère par l'auteur — quel qu'il soit — du *De mortibus persecutorum*. Il y a eu en Dacie, comme en Gaule, en Afrique ou en Bretagne, une renaissance du particularisme provincial, du vieil esprit local de la Dacie, qui a pris la forme singulière d'une recrudescence du paganisme. Je sais bien qu'il nous faut heurter là une autre théorie, dont M. Alföldi s'est fait le protagoniste: celle de la disparition totale de l'élément dace autochtone après la conquête romaine. Les vaincus auraient été complètement exterminés, ou bien les débris de leur peuple n'auraient pas été assimilés par la nouvelle culture latine de la province ²⁾. Il n'est pas impossible que la persistance

¹⁾ Cf. V. Motogna, *Un secol din istoria Daciei*, Cluj, 1937, pp. 14—16.

²⁾ Cf. *Cambridge Ancient Hist.*, XI, pp. 553—554.

de l'élément dace, après la conquête et la romanisation très rapide de la première moitié du II^e siècle, soit un fait exclusivement rural. Mais le III^e siècle n'est-il pas celui des villages et des campagnes, souvent fort éloignées de l'esprit romain des cités? N'oublions pas non-plus la présence des Daces libres aux frontières de la province. Que l'on n'ait pas retrouvé de témoignages écrits d'un idiome dace à cette époque, comme on en trouve ailleurs du celte et du punique, j'en suis d'accord. Il faut noter néanmoins l'indiscutable réapparition de quelques noms de lieux préromains, qui rejettent dans l'ombre ceux que l'administration impériale avait voulu imposer. De même qu'en Thrace, l'hellénique Philipopolis disparaît pour laisser la place à *Pulpudeva*, dont descend en droite ligne la bulgare Plovdiv¹⁾, et que des noms illyriens reparassent dans la toponymie balkanique d'un auteur byzantin, au début du VII^e siècle ²⁾, l'Argeș roumain reproduit l'antique

¹⁾ A. H. M. Jones, *The cities of the eastern roman provinces*, Oxford, 1937, p. 556. cf. P. Skok, *Beiträge zur thrakisch-illyrischen Ortsnamenforschung*, *Zeitschr. f. Ortsnamenforsch.* VIII (1931) p. 43.

²⁾ Nous avons relevé (*Une énigme et un miracle historique*, p. 65), le toponyme mentionné par Théophylacte Simokatta, près de Marcianopolis, dans l'Hémus: *Σαβουλήν δὲ Μανάλιον*. Ajoutons aujourd'hui que *Sabulus* est un nom illyrien. Cf. H. Krahe, *Die Illyrier in der Balkanhalbinsel*, *Die Welt als Geschichte*, III (1937), p. 288.

Ordessos, et non le *Mariscus* de la domination romaine du Bas-Empire ¹⁾). Il n'en est que plus intéressant de noter l'hypothèse, qui paraît vraisemblable, de l'origine germanique de ce nom (*mark*, *marais*). Le nom antique aurait donc survécu, non seulement à la conquête romaine, mais aussi à l'invasion des Goths ²⁾). N'est-il pas curieux que le nom de cette rivière, comme d'ailleurs celui du Prut moldave (*Pyretos*) plonge directement dans l'ancien vocabulaire gète ou scythe, qui dut connaître, lui aussi, à l'époque des invasions, une renaissance tout au moins partielle?

¹⁾ Puisque *Transmarisca* sur l'emplacement de l'actuelle Turtucaia. Cf. N. I. Antonovici, *Codrii și numele de Prut și Argeș*, *Bulet. Soc. R. Rom. de Geografie*, LVI (1938).

²⁾ P. Skok, *Zum Balkanlatein*, III, *Zeitschr. für Romanische Philologie*, L (1930), p. 532.

III.

Mais il est temps de considérer, comme nous l'avons fait ailleurs, les données de l'archéologie. Il n'est pas question de refaire ici le catalogue des objets et des inscriptions, qui peuvent prouver qu'une population d'origine romaine a continué à résider, dans certaines régions de la Dacie, longtemps après l'évacuation ordonnée par Aurélien, l'empereur dont la mère était déjà une émigrée transdanubienne. « On en vérifie la présence, nous dit un mémoire récent, — en Olténie (Drubeta, Romula et dans d'autres endroits à l'intérieur), et dans une moindre mesure en Dacie Supérieure, en Transylvanie (partiellement, avec des caractères chrétiens) pendant tout le cours du IV^e et très probablement, du V^e siècle »¹⁾. Je n'insisterai pas

¹⁾ C. Daicoviciu, *La Transylvanie dans l'Antiquité*, Bucarest, 1938, p. 81. Pour Drubeta, v. maintenant Al. Bărcăcilă, *Une ville daco-romaine: Drubeta, L'Archéologie en Roumanie*, Bucarest 1938, p. 7 et suiv.

davantage sur l'énigme de la statue d'impératrice, conservée près d'Apulum (Alba Julia), que M. Ferri croit pouvoir dater de la deuxième moitié du III^e siècle (en tout cas pas au-delà de 270 !) mais dont la facture ressemble étrangement aux Victoires de l'arc de Constantin à Rome, qui lui sont postérieures de près d'un siècle ¹⁾. Ce n'est pas là qu'est le problème.

Ce qu'il nous faut rechercher, c'est si l'archéologie de la Dacie des invasions laisse entrevoir ce retour aux formes préromaines, qui caractérise l'art des autres régions de l'empire ; si le particularisme dace dont nous avons retrouvé des preuves évidentes dans les sources proprement historiques, a influencé également l'esprit local des villages dans les manifestations rudimentaires de son art ; si, en un mot, la Dacie se laisse intégrer sur ce point, dans l'évolution générale du monde romain, ou si elle constitue vraiment une exception qui échappe à la règle commune.

L'impression d'un retour à l'archaïque, on l'éprouve déjà en parcourant les galeries des sculptures de l'époque romaine, de la région danubienne. À tout instant des comparaisons s'imposent, soit avec l'art grec primitif ou l'art étrusque, voire avec celui du La Tène illyrien, — soit encore avec le Moyen

¹⁾ *Arte romana sul Danubio*, pp. 303—304.

Âge oriental, qui s'annonce dans la rigidité asiatique des bas-reliefs d'Adam-Klissi ¹⁾. Mais ce ne sont là que des impressions.

Les fouilles, qui n'en sont encore qu'à leur début, ont livré jusqu'ici un certain nombre d'objets, qui permettent un double classement. Il y a d'abord ceux que l'on doit nécessairement rapporter aux envahisseurs germaniques de la Dacie, du IV^e au VI^e siècle. Une carte des fibules de type « wisigoth » a été dressée il y a quelques années ²⁾: elle comprend les noms de quelques localités transylvaines: Alba Julia, Oradea, Arad, Pecica, Timișoara, Periam, Sânt Ana de Mureș, qui a livré tout un cimetière germanique et local. L'on y peut ajouter, en

¹⁾ S. Ferri, *ouvr. cité*, pp. 122, 143, 360, 377 et pass. Cf. St. Paulovics, *Die römische Ansiedlung von Dunapentele (Intercisa)*, *Arch. Hungarica*, II, p. 97; Ed. Beninger, *Ein westgotisches Brandgrab von Maros-Lekincza (Siebenbürgen)*, *Mannus*, XXX (1938), p. 127, mentionne expressément la « Renaissance du La Tène » à cette époque.

²⁾ Ed. Beninger, *Der westgotisch-alanische Zug nach Mitteleuropa*, Leipzig, 1931, p. 11. Cf. aussi l'art. cité plus haut, *Mannus*, XXX, p. 128 et les cartes qui accompagnent l'article de Török Gyula, *Das germanische Gräberfeld von Kiszombor und unsere Denkmäler der Völkerwanderungszeit, Dolgozatok-Travaux*, XII, 1936, pp. 145, 151, 177. Je dois un grand nombre des indications qui suivent à l'obligeance de M. J. Nestor, du Musée National des Antiquités de Bucarest, qui a eu aussi soin des planches.

Transylvanie ¹⁾: Șimleul Silvaniei, dont le trésor contient des objets d'une valeur remarquable; Apahida, dans le département de Cluj, où l'on a découvert avec des vases en argent et des bijoux en or, une fibule ²⁾ et la bague à l'inscription *Omharus*; Turda, où les caractères runiques font leur apparition; Valea lui Mihai, enfin, et Apa, dans le département de Sătmar, sans oublier Lechința de Mureș. En Moldavie, près de Roman, des fibules d'un type caractéristique, dérivé de celui de Kertch, se laissent ranger dans la même catégorie ³⁾. N'oublions pas non-plus les objets trouvés à Concești, au début du siècle dernier et conservés aujourd'hui au Musée de l'Hermitage à Leningrade. Il y a là un mélange caractéristique d'éléments qui conservent l'empreinte classique, telle une grande amphore d'argent aux reliefs mythologiques et d'ornements d'une inspiration barbare incontestable, comme ce poisson à tête d'oiseau qui rappelle sin-

¹⁾ Nous avons reproduit la liste de Const. C. Giurescu, *Mormântul germanic dela Chiojdu*, *Rev. Ist. Română*, V—VI (1935—36), p. 336 et suiv., à laquelle il faut ajouter E. Beninger, *Ein westgotisches Brandgrab.*, *Mannus*, XXX, p. 122 et suiv.

²⁾ Sur le caractère « spätrömisch » de cet objet, cf. cependant A. Riegl, *Spätrömische Kunstindustrie*, pp. 274, 286.

³⁾ Cf. V. Dumitrescu, *Une tombe de l'époque des migrations*, *Rev. Ist. Română*, IV (1934), p. 76 et suiv.

gulièrement certaines agrafes du musée de Zurich ¹⁾. Rappelons aussi, en Valachie, la découverte des deux trésors d'époque différente trouvés à Coșovenii de Jos et dont le dernier démontrerait l'existence des restes d'un peuple germanique — sans doute les Goths —, à l'époque tardive des guerres de Maurice contre les Avars et les Slaves sur le Danube ²⁾. Ajoutons enfin le somptueux trésor de Pietroasa et la tombe plus modeste, de Chiojdu, dans le district de Buzău, datée de la fin du IV^e siècle³⁾, et sans doute contemporains de la retraite des Wisigoths devant les Huns. Il y en a assez pour prouver l'étendue de l'occupation de la Dacie et des régions voisines par les Goths, les Vandales et les Gépides, jusqu'à l'invasion des Avars et l'immigration massive des tribus slaves. Mais, là encore, il s'agit

¹⁾ Cf. L. Matzulewitsch, *Byzantinische Antike*, Berlin-Leipzig, 1929, pp. 123—127.

²⁾ J. Nestor et C. Nicolaescu-Plopșor, *Der völkerwanderungszeitliche Schatz Negrescu, Germania*, XXII (1938), p. 41. Cf. C. Nicolaescu-Plopșor et H. Zeiss, *Ein Schatzfund der Gruppe Untersiebenbrunn von Coșoveni, ibid.*, XVII (1933), p. 272 et suiv.

³⁾ Const. C. Giurescu, *art. cité*, p. 346. Il faut naturellement mentionner les ouvrages de C. Diculescu, *Die Gepiden*, Leipzig, 1922 et *Die Goten und Wandalen in Ungarn und Rumänien*, Leipzig, 1923 (Mannus-Bibl., 34), dont les conclusions, parfois excessives, ont donné lieu à mainte discussion.

d'objets appartenant aux envahisseurs, d'un style étranger, d'origine composite, venu avec les Goths, les Alains et les peuples barbares qui les ont suivis, des bords de la mer Noire et des confins de l'Iran. Il n'y a rien de local, de particulier à la Dacie: des fibules du même type se retrouveront partout, en Europe, où les envahisseurs les ont portées avec eux.

Comme le disait déjà l'archéologue autrichien Riegl, « nous avons conservé de l'époque qui s'étend du règne de Constantin à celui de Charlemagne un très riche héritage des Francs, des Alamans, des Burgondes, Longobards, Wisigoths ou autres Germains du Nord et par contre il ne nous reste presque rien des Romains ou des Romains d'Orient. L'on en a tiré la conclusion un peu hâtive, qu'au moins les Romains occidentaux n'ont plus eu, après la chute de l'empire, aucune espèce d'art industriel et que les conquérants barbares se sont approprié la création artistique en même temps que la domination politique »¹⁾. D'ailleurs, bien qu'il y ait tendance à attribuer tous les objets de ce style aux conquérants alains, germaniques, huns ou avars, il se pourrait fort bien que ce soit aussi autre chose. La mode a été toujours une question d'influence: à Constantinople, au temps de Justinien, la jeunesse dorée de la faction des Bleus arborait le costume

¹⁾ *Spätromische Kunstindustrie*, 2-e édit., p. 333.

des Huns. De même en Gaule, à l'époque mérovingienne: « Même en temps de paix, le Gallo-Romain prit l'habitude de porter l'épée au côté et de se vêtir d'habillement serré au corps, à la façon des Barbares. À sa mort, il voulut être enseveli avec ses armes comme le guerrier franc. De là l'aspect tout barbare des nécropoles de ce temps. Les prétendus « cimetières francs » sont, en réalité, pour la plupart, des cimetières gallo-romains »¹⁾. Ces conclusions peuvent aussi s'appliquer, en certains cas, à la Dacie.

Voici cependant qui est différent: « La continuité romano-sarmate dans le Banat, fort bien démontrée par Patsch, profond connaisseur de l'état des faits dans le Sud-Est de l'Europe, ne manquait pas non-plus en Transylvanie. Le cimetière de Sânt Ana et de Lechința avec ses produits de céramique gothique, *romaine-provinciale* mais aussi *autochtone* (dakische Stempelkeramik) n'en est encore qu'une faible preuve, mais déjà péremptoire... Le cas s'est reproduit, remarque à ce sujet M. Daicoviciu, d'une population indigène qui commence à revenir aux formes et aux styles anciens, influencée puissamment aussi par l'art des maîtres du pays... La même céramique estampée *autochtone* de Lechința se trouve plus tard (V^e et VI^e siècles) dans le cimetière

¹⁾ F. Lot, *Les Invasions germaniques*, p. 210.

gépide de *Bandul de Câmpie* (v. Kovács, *Dolgozatok — Travaux*, IV, p. 279 et suiv. et pl. 74); dans le cimetière des IV^e, V^e et VI^e siècles, récemment découvert à Teiuș (Alba) se trouvent des vases romains provinciaux, tardifs »¹).

Le cimetière de Sânt Ana de Mureș a fait l'objet d'un travail récent et consciencieux, dont il faut souhaiter la prochaine publication²); je me contente de résumer ici les conclusions de l'auteur. Il y a deux arguments principaux en faveur d'une population *autochtone*, qui aurait enseveli ses morts sur les bords de la rivière transylvaine. C'est d'abord le manque d'armes offensives; il n'y a en effet qu'une seule épée, et encore ne l'a-t-on pas trouvée dans les tombeaux, et des couteaux qui semblent plutôt destinés à un usage domestique. Ce n'est pas

¹) *La Transylvanie dans l'Antiquité*, pp. 81—82. Cf. A. Alföldi, *Funde aus der Hunnenzeit und ihre ethnische Sonderung*, *Archaeologia Hungarica*, IX, 1932, p. 46: « Die zweite Gruppe der grauen Henkelkrüge der Hunnenzeit kann entwicklungsgeschichtlich besser erfasst werden. Ihre Wurzel liegen — wenigstens zum Teil — in ihrem engeren Verbreitungsgebiete selbst und greift auf die Tradition der hiesigen La Tène Zeit zurück » et en n.: « Die Technik der Glättung wurzelt überall in der nämlichen Epoche ».

²) M. G. Petrescu-Dâmbovița, *Cimitirul dela Sântana de Mureș din epoca migrațiunilor*, thèse présentée en 1937 à la Faculté des Lettres de Bucarest. Nous devons à l'amabilité de l'auteur d'avoir pu consulter son manuscrit.

là l'indice d'une communauté de guerriers, et encore de guerriers nomades, mais bien celui d'une population stable et pacifique. L'époque qui conviendrait le mieux à ce genre d'existence serait le deuxième quart du IV^e siècle, après la paix conclue par Constantin avec les Goths, en 332.

Mais il y a surtout la céramique, qui est visiblement une survivance du La Tène, donc d'habitudes locales et de traditions ancestrales, essentiellement autochtones, et dont les rapports avec celle d'Apahida, qui se rattache également au La Tène, sont évidents. Les fibules retrouvées dans les tombes de Sânt Ana représenteraient par contre l'influence des Goths, qui pouvaient fort bien vivre à cette époque en bonne entente avec les indigènes.

Notons que sur ce point il y a aujourd'hui encore chez certains auteurs, et non des moindres, une contradiction que nous ne pouvons nous empêcher de relever. C'est ainsi que M. Beninger, dans son ouvrage bien connu sur l'expédition des Wisigoths et des Alains en Europe Centrale, après avoir affirmé au début, ses doutes sur la possibilité d'une persistance d'éléments romains ou romanisés en Transylvanie, à travers le tumulte des invasions incessantes qui devaient parcourir cette province ¹⁾,

¹⁾ E. Beninger, *Der westgotisch-alanische Zug nach Mitteleuropa*, 1931, pp. 11—12 et 126.

finit par attribuer aux Wisigoths les données archéologiques qui indiquent une population jouissant à un certain moment d'une tranquillité relative. Il n'y a guère de raison qui nous empêche d'attribuer ces mêmes emplacements à une population autochtone.

Les survivances du La Tène, on ne les rencontre pas seulement en Transylvanie. La céramique retrouvée, il y a une douzaine d'années, dans des fouilles entreprises en Basse-Moldavie et notamment à Vârțișcoi, appartient, comme inspiration et technique à cette même époque, mais des fibules et même une monnaie permettent de dater cette trouvaille: elle pourrait se situer entre la fin du III^e et la fin du IV^e siècle de notre ère ¹⁾. On remarquera, à côté des vases dont nous avons pu donner une reproduction plus nette, un miroir en métal, dont le pendant, que nous publions ici pour la première fois ²⁾, a été retrouvé à Jilava, près de Bucarest.

Ce genre de céramique se retrouve d'ailleurs d'un bout à l'autre du territoire roumain. M. D. Rosetti, qui a entrepris des fouilles très intéressantes autour de Bucarest, a trouvé des exemplaires assez

¹⁾ G. Anițescu, *Noui achizițiuni ale Muzeului de Antichități din Iași, Arta și Arheologia*, II (1929), pp. 8—9 de l'extrait. Nous devons à l'amabilité de M. Anițescu de pouvoir reproduire ses photographies.

²⁾ Grâce à l'obligeance de M. D. Rosetti.

semblables, à Jilava. D'autre part, il a trouvé également à Damaroia, près de Bucarest, une céramique d'influence romaine provinciale, dont une monnaie de Justinien révèle le caractère tardif ¹⁾.

Il semble que les objets du *castrum* romain de Frumoasa, dans la même région, datées par le regretté V. Christescu du règne d'Aurélien ²⁾, seraient en réalité également du VI^e siècle ³⁾, qui vit de nouveau les deux rives du Danube soumises à l'influence de la nouvelle Rome ⁴⁾. « En ce qui concerne la détermination historique et ethnique des objets trouvés dans ces fouilles, dit avec raison M. D. Rosetti, nous sommes d'avis qu'il faut se garder d'arriver trop vite à des conclusions trop précises. On pourra mieux juger, lorsque l'on aura trouvé une plus grande quantité d'objets provenant des fouilles effectuées en Roumanie. Nous nous sommes donc bornés à de courtes observations sur la céramique du type A et B.

¹⁾ D. Rosetti, *Siedlungen der Kaiserzeit und der Völkerwanderungszeit bei Bukarest, Germania*, XVIII, 1934, p. 207 et suiv.

²⁾ *Il castro romano di Frumoasa, Bullett. della Commiss. archeologica comunale di Roma*, LX, 1932 v. III append., p. 43.

³⁾ Communication de M. I. Nestor.

⁴⁾ V. à ce sujet la forteresse de Justinien à *Drubeta*, Al. Bărcăcilă, *ouvr. cité* p. 27.

Les deux catégories sont répandues sur tout le territoire de la Dacie. La plupart de ces emplacements sont dépourvus de fortifications, même naturelles; souvent ils occupent la terrasse étendue d'un fleuve. Les meules, trouvées dans les fosses B de Damaroaia confirment la supposition que l'on a à faire à une population indigène, stable, du haut Moyen Âge. Les quelques fibules trouvées dans ces fouilles, peuvent être parvenues dans la possession de cette même population autochtone, par la voie du commerce ou de l'échange »¹⁾.

Il convient aussi de souligner les rapports très étroits qui existent entre ces formes qui continuent les temps préhistoriques et la culture dite de Lipica, au Sud-Est de la Pologne. « Cette culture, nous dit une étude récente²⁾, apparaît au Sud-Est de la Pologne vers le déclin de l'époque La Tène ou bien au début de l'époque romaine et survit incontestablement durant la période suivante. L'ensemble des matériaux des fouilles a permis de constater que la culture de Lipica présente beaucoup d'analogies avec les civilisations daco-gétiques de Roumanie. Ce fait nous porte à croire qu'elle est due à une expansion gétique sur le territoire de la

¹⁾ Rosetti, *ouvr. cité*, p. 213.

²⁾ M. Smiszko, *Stations de la culture de Lipica*, dans *Matériaux de l'époque romaine au Sud-Est de la Pologne*, Lwow, 1934, p. 32. (*Prace Lwowskiego Towarzystwa Prehistorycznego*, 1).

Pologne du Sud-Est. La culture de Lipica forme donc le groupe le plus avancé vers le Nord-Ouest des civilisations daco-gétiques, dont le centre se trouverait en Roumanie ». C'était déjà l'opinion de Hadaczek, qui attribuait des trouvailles plus anciennes à une population autochtone, ni gétique ni slave, vivant aux sources du Dniestr entre le II^e et le IV^e siècle après J.-Chr. ¹⁾. On ne peut s'empêcher de songer aux « Daces libres » fuyant la conquête romaine, vivant en marge du *limes* et restés fidèles aux formes et aux traditions préromaines, dont l'empreinte persiste, aussi bien sur le territoire de l'empire que dans les abris primitifs de ces dissidents.

Ce problème d'une population autochtone, antérieure aux invasions et à l'établissement des Slaves, se pose également, bien qu'avec moins de force et d'ampleur, pour la Slovaquie. Niederle supposait que dans les champs de sépultures de la culture de Keszthely, il n'y avait pas que des nomades orientaux de l'époque avare, mais des Slaves, peut-être aussi « des restes d'autres populations indigènes, qui s'étaient établies à l'intérieur des Carpathes avant l'arrivée des Avars » ²⁾.

Ce qui paraît incontestable, c'est d'une part l'influence de la céramique romaine provinciale, et

¹⁾ *Kultura derzezca Dniestru w. epoce cesarstwa rymskiego, Materialy*, Krakow, XII, pp. 23—33.

²⁾ J. Eisner, *Slovensko v. Praveku*, Bratislava, 1933, p. 337.

plus particulièrement de celle des régions danubiennes, sur celle des Barbares germaniques (Krausengefässe), dont on retrouve des modèles jusqu'en Silésie ¹⁾).

Il n'y a pas lieu de s'étendre ici sur la discussion engagée à ce sujet entre les archéologues allemands, pour établir si cette influence se rapporte spécialement à la Transylvanie, ou en général aux provinces danubiennes de l'empire ²⁾); l'une et l'autre thèse peuvent trouver des arguments. Mais on peut se demander si la mode de la « dakische Stempelkeramik », de la céramique locale estampillée des régions daces, n'a pas persisté longtemps après l'époque des premières invasions. Toujours est-il qu'on en relève l'influence à Czéke-Cejkov, dans la forme de certains vases appartenant à l'époque vandale ³⁾).

¹⁾ Cf. B. v. Richtofen, *Germanische Krausengefässe des 4. Jh. aus der Provinz Oberschlesien, Mannus, Festgabe Kossinna*, 1928, p. 73 et suiv.

²⁾ V. le c. r. de Beninger, *Der westgotisch-alanische Zug nach Mitteleuropa*, par H. Zeiss, *Wiener Prähistorische Zeitschrift*, XX (1933), p. 31: « Die Henkelkrüge von Kaschau (Košice) und Laa a. der Thaya sind nicht von den von B. angezogenen siebenbürgischen Stücken abzuleiten, sondern gehen auf einen allgemeinen spätrömischen Typ zurück... ».

³⁾ E. Beninger, *Der Wandalenfund von Czéke-Cejkov, Annalen des naturhistorischen Museums in Wien*, XLV, 1931, p. 210 et suiv.

Il est d'autre part assez évident que la technique autochtone du La Tène survit à l'abandon de la province. Les témoignages abondent, et ne se bornent d'ailleurs pas à la Dacie¹⁾. Il nous paraît impossible de lui refuser la continuité archéologique que l'on a reconnue sans autre difficulté à d'autres régions de l'empire²⁾.

Le retour aux formes anciennes est la seule explication d'un autre fait, que nous ont révélé des recherches récentes sur la céramique roumaine. Des vases d'une forme préhistorique se rencontrent encore de nos jours, dans la région de Toplița et les Carpathes de l'Est. Ce sont les chaudrons à manche (Toplița) ou tripodes (Curtea de Argeș), les vases élancés de Bucovine, les grandes écuelles de Dărmănești ou de Pucheni. Assurément, les formes primitives de Cucuteni ou de Vidra ont été influencées, au cours des siècles, par la poterie romaine dont on trouve encore de nombreux modèles un peu partout en Roumanie, et plus tard encore par la céramique byzantine, qui introduisit l'émail³⁾.

1) Cf. Beninger, *Der westgotisch-alanische Zug*, pp. 92—94: exemples de Saaz et Deutsch-Bistritz en Bohême.

2) Cf. par exemple R. G. Collingwood, *Roman Britain, An Economic Survey of ancient Rome*, ed. T. Frank, III, p. 82 et suiv.

3) Cf. le manuel richement illustré de M. B. Slătineanu, *Ceramica românească*, Bucarest, 1938, p. 62 et suiv.

Mais si l'on peut invoquer la persistance de ces formes préhistoriques de la céramique paysanne, comme un argument en faveur de la continuité roumaine en Dacie¹⁾, il est impossible d'expliquer leur survivance, si l'on n'admet pas leur durée pour ainsi dire latente, pendant l'occupation romaine²⁾, et la renaissance du particularisme local, qui se manifeste en Dacie, comme dans tout l'empire, à l'époque des invasions.

* * *

C'est ce qui faisait écrire récemment à M. Andrieşescu, une autorité reconnue en matière de préhistoire en Dacie, ces lignes dont il est superflu de souligner les conclusions :

« C'est la vie des humbles, indigènes ou envahisseurs, de bon ou de mauvais gré, dont nous possédons un témoignage plastique si riche dans le monument commémoratif d'Adamklissi, le monument le plus considérable du romanisme de toute l'Europe Centrale, Orientale et Sud-Orientale... Ce sont des choses dont les inscriptions parlent si peu et

¹⁾ *Ibid.*, p. 29.

²⁾ J. Nestor, *Der Stand der Vorgeschichtsforschung in Rumänien*, extr. du XXII^e *Bericht der Römisch-Germ. Kommission*, 1933, p. 175: Mit der dako-getischen Latènezeit kommen wir bis spät ins 1. Jahrh. n. Chr.

encore moins les textes. Le domaine des préoccupations de la préhistoire, chez nous, comme ailleurs, ne s'achève ni à l'époque gréco-romaine ni à la conquête romaine de la Dacie... Ainsi que les autres régions de l'Europe situées au-delà du *limes* romain, nous nous trouvons dans cette situation singulière de vivre à une époque historique dépourvue de sources historiques, ou si réduites, que l'on n'en peut presque rien déduire pour la vie des indigènes de ces contrées, jusqu'à la fondation des Principautés. Afin de mieux connaître ce monde, que nous reste-t-il d'autre que les recherches et les fouilles archéologiques? »¹⁾

Et c'est aussi sans doute pourquoi, dans l'aperçu général qu'il a donné de *l'art préhistorique en Roumanie*, M. Vladimir Dumitrescu, ancien directeur du Musée National des Antiquités de Bucarest, a pu conclure à l'interruption de la préhistoire de la Dacie, pendant deux siècles, par les Romains, et qualifier le Moyen Âge, tout au moins à ses débuts, comme « une nouvelle époque préhistorique »²⁾. Reconnaissons qu'il n'y a pas encore sur ce point une

¹⁾ *Artele în timpurile preistorice la noi, Artă și Tehnică grafică*, Juin—Sept. 1938, p. 49 (illustration très abondante). Cf. du même auteur, *Dela Preistorie la Evul Mediu*, Bucaresti, 1924, pp. 87, 88.

²⁾ Bucarest, 1937, p. 32.

documentation très abondante: les fouilles demandent à être poursuivies avec plus d'intensité et de méthode, et un répertoire des antiquités de l'époque romaine et de celle des premières invasions, rendrait les mêmes services que celui établi, avec tant de soin, par M. J. Nestor pour la préhistoire ¹⁾. Si l'on rapproche cependant les quelques indices que les fouilles nous ont livrés jusqu'ici, de l'affirmation catégorique d'un particularisme dace, dans les textes historiques du Bas-Empire, on ne peut conclure qu'à une évolution toute semblable, en Dacie, de celle des autres provinces de l'empire romain. On a beaucoup insisté, il est vrai, sur le caractère sauvage des invasions du III^e siècle, qui aurait suffi à détruire toute trace d'une civilisation autochtone. Des fragments de Dion Cassius nous montrent les Goths de cette époque, sous les murs d'Athènes, se moquant des Romains enfermés dans leurs villes, et affaiblis par une vie sédentaire ²⁾; indice certain, dira-t-on sans doute, d'une barbarie inconciliable.

Mais un siècle plus tard, Ammien Marcellin, dont on ne saurait mettre en doute l'information, ni la bonne foi, dit encore des Alamans, que Julien allait combattre en Gaule, qu'ils évitaient les villes comme

¹⁾ *Der Stand der Vorgeschichtsforschung in Rumänien.* L'auteur en annonce d'ailleurs la suite.

²⁾ *Excerpta*, p. 170, Boissevain, III, p. 745.

des pièges ¹⁾. Il n'y aurait donc tout de même pas une si grande différence entre les Goths du III^e siècle, déjà tout pénétrés d'influences orientales et helléniques — l'alphabet runique en est lui-même une preuve — et les envahisseurs qui allaient occuper, un ou deux siècles plus tard, les provinces occidentales de l'empire. Et puis enfin, en admettant que les villes aient été détruites ou abandonnées, ce qui paraît d'ailleurs plus vraisemblable pour l'époque des Avars et des Slaves, il ne faut pas oublier que la population autochtone de la Dacie était essentiellement rurale et que la colonisation romaine elle-même ne s'était pas arrêtée aux villes.

On objectera peut-être que la langue roumaine n'a conservé aucune trace d'une renaissance de celle des anciens habitants de la Dacie: c'est que le latin lui était incomparablement supérieur, et que les migrations fréquentes, qui amenèrent au-delà du Danube de nombreux éléments de la romanité balkanique, lui conservèrent la supériorité que lui avait déjà donnée la conquête de la Dacie: le latin vulgaire a donc triomphé en Dacie de l'esprit local, et l'unité linguistique du peuple roumain le prouve. Mais quelques traces du fond préromain, qui connut, à l'époque des invasions, un bref regain d'ac-

¹⁾ Ammien Marcellin, XVI, 2—4.

tualité, ont tout de même persisté dans la vie des campagnes, le folklore et les traditions millénaires de l'art rustique ¹⁾. Si les données archéologiques sont encore insuffisantes à le prouver complètement, elles nous permettent cependant de poser le problème. Il convient de ne pas négliger ce qu'il peut apporter de nouveau à l'étude objective des origines du peuple roumain.

¹⁾ Cf. A. Grenier, *La Gaule Romaine, ouvr. cité*, pp. 590—91 : « Ces traditions, en reparaissant au jour vers la fin du II^e siècle, semblent indiquer l'appauvrissement des centres urbains, un moindre raffinement du goût, un progrès général de la rusticité, l'affaiblissement de cette civilisation gréco-romaine qui a triomphé dans la prospérité des deux premiers siècles ».

MONITORUL OFICIAL ȘI
IMPRIMERIILE STATULUI
IMPRIMERIA NAȚIONALĂ
BUCUREȘTI, 1939

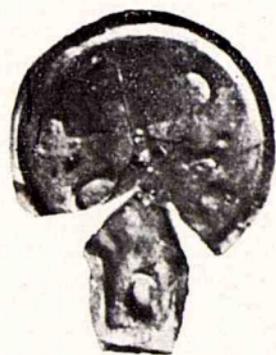
IMPRIMÉ EN ROUMANIE

1—2: Miroirs « pontiques » trouvés dans les tombes de Vârtișcoi, dép. de Putna. Musée des Antiquités de Iassy.

3. Miroir de Jilava, dép. d'Ilfov. Coll. Istrati. Capșa, Turnu-Severin.

4—9: Vases en terre cuite du cimetière de Vârtișcoi, dép. de Putna. Musée des Antiquités de Iassy.

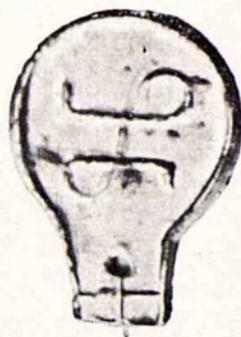
III^e—IV^e siècles après J.-Chr.



1



3



2



4



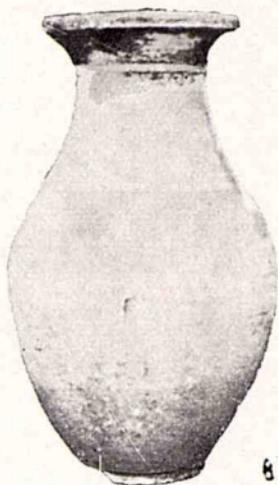
5



6



7

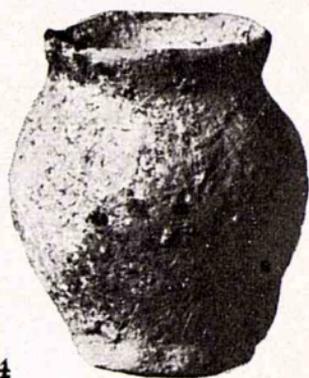
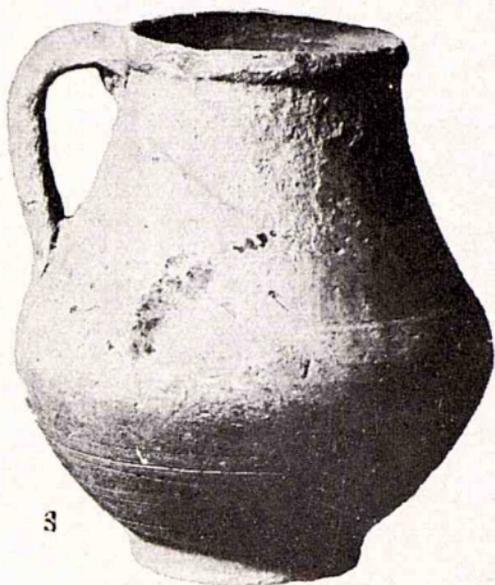
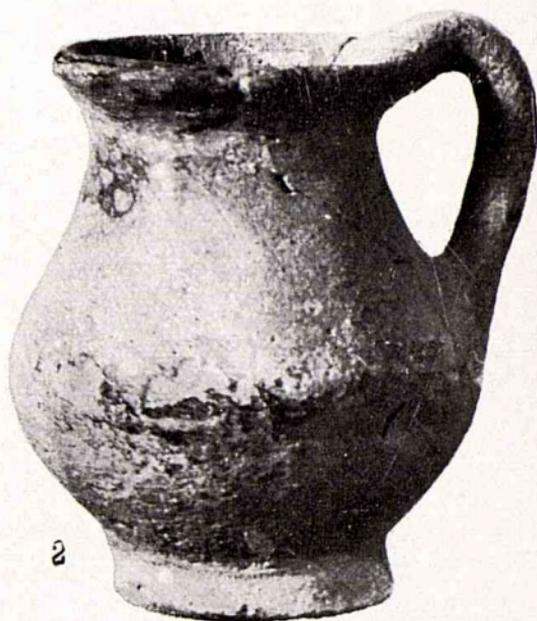


8

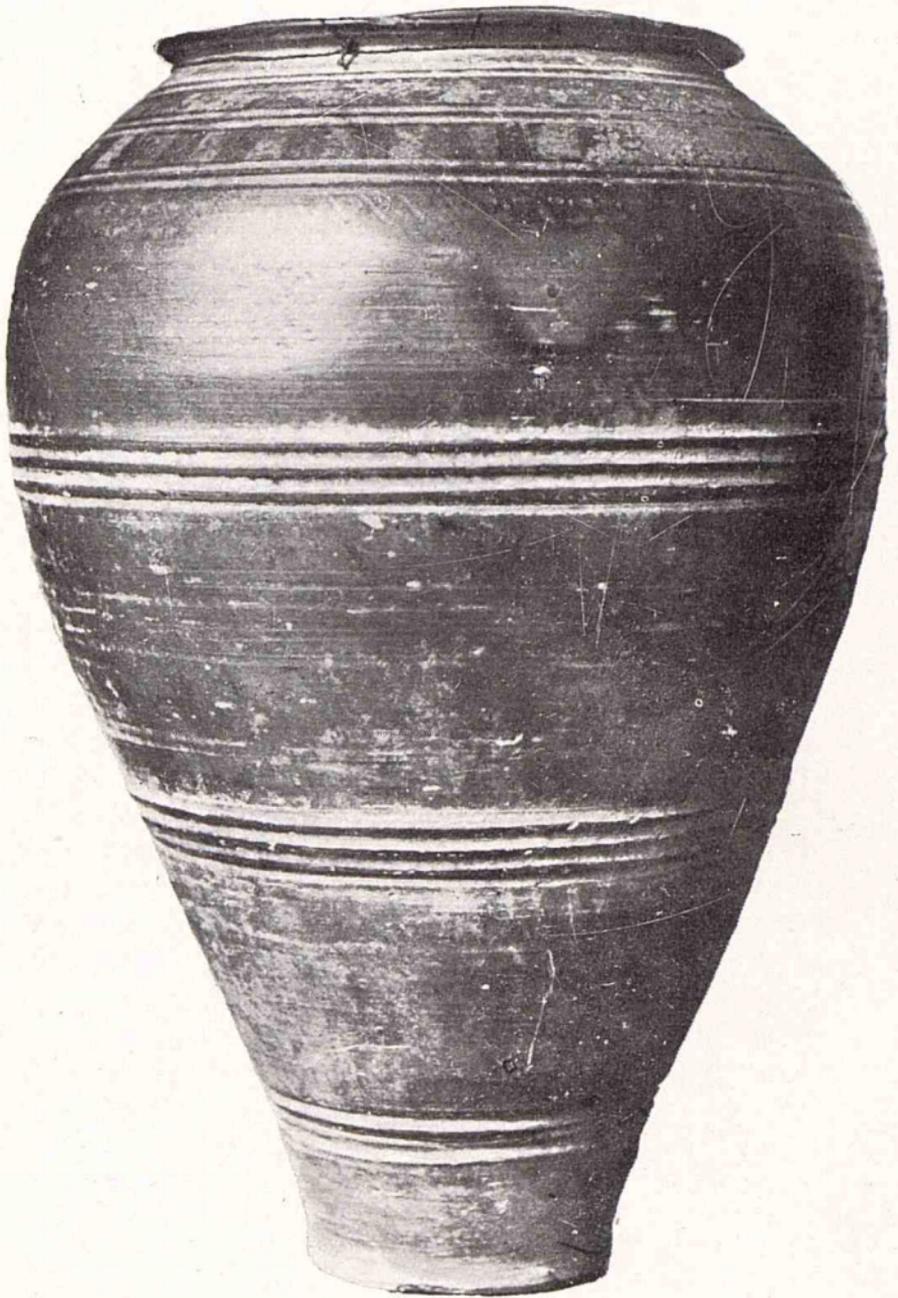


9

Fig. 1, 3—4: Vases en terre cuite du cimetière de Jilava, près de Bucarest. Fig. 2: Vase gétique de l'époque La Tène trouvé à Damaroaia (Bucarest). D'après D. Rosetti, *Germania*, XVIII (1934) p. 208, fig. 2 et *Publ. Muz. Municipal București*, 2 (1935) fig. 24.



Vase en terre cuite (dolium, Krausengefäss) d'Isbiște.
Musée de Timișoara.



A D D E N D A

M. F. Altheim vient de publier dans le no de février 1939 de la revue *Germanien, Monatshefte für Germanenkunde...* un article sur la première apparition des Goths dans la région danubienne (*Das erste Auftreten der Goten im Donauraum*, p. 49—56). Il examine un fragment de céramique trouvé à Poiana en Moldavie par R. et C. Vulpe (cf. *Dacia*, 3—4, p. 341 et suiv.), complété par des découvertes plus récentes, et retrouve dans les ornements en forme de lettres des caractères runiques. Cette explication paraît d'ailleurs plus vraisemblable que pour d'autres objets, retrouvés il y a quelques années dans le district de Fălticeni, et dont l'authenticité semble douteuse.

Sans adopter entièrement les conclusions de l'auteur, en ce qui concerne la date de l'inscription et la présence des Goths en Moldavie, dès le début du III-e siècle, — ce qui est encore matière à discussion, — il n'en est pas moins caractéristique de retrouver une inscription germanique sur un objet d'une facture essentiellement locale, de tradition gétique, dont l'empreinte se révèle si forte, à Poiana et ailleurs. Comme le dit avec raison M. Altheim, « es darf auch daran erinnert werden, dasz sie (die Goten) gerade in Siebenbürgen und seiner Nachbarschaft sich den bestehenden Lokalkulturen zunächst stark angepasst haben ». Il n'était pas sans intérêt de souligner cette nouvelle preuve de la persistance du particularisme géto-dace, à l'époque des premières invasions.

